

LE JARDIN PARTAGÉ

*Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.
Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.
Blaise Cendrars – Les Pâques à New York.*

Hommage aux voyageurs. C'est sous vos pas inlassables que tourne la terre. Vous êtes le regard neuf, le sang toujours renouvelé des méridiens. Les poètes ont inventé pour vous des mythes propres à séduire les peuples immobiles.

Une légende prétend que lorsque l'arche de Noé s'est échouée sur les pentes du mont Ararat, à la fin du déluge, quelques matelots ont refusé de mettre pied à terre. Ils ont fixé des roues sous le bateau. Ils ont inventé ainsi les roulettes du peuple de l'errance. Voyageurs, vous êtes les marins de la terre. Vos caravanes sont des barques ballottées sur les routes du temps. Vous êtes si libres qu'on se prend à vous envier, un livre à la main, devant la télé. Hommage aux aventuriers qu'on suit dans les pages des livres ou sur les écrans plats.

De loin.

Hommage aux nomades ! Mystérieux hommes bleus du désert aux yeux perçants sous le cheich, fiers Peuls d'Afrique insouciantes des frontières bornées par les géomètres blancs de l'ancienne puissance coloniale, gitans ténébreux aux mains d'or en voyage sur les manches des guitares. Vos portraits s'exposent dans les galeries d'art. Le sédentaire frissonne en les découvrant. « Regarde Kevin, comme ils sont beaux ! Regarde comme ils sont libres. La terre est un village et partout est chez eux. » L'image est si puissante que les spécialistes du marketing s'en sont emparée pour nous vendre leurs téléphones portables et l'Internet illimité. Pack nomade de chez Bouygues, à partir de 109 euros. Sauteurs de méridiens, vous êtes devenus les icônes du monde moderne, l'avant-garde du village global. Le monde entier vous admire, sur papier glacé, en photo numérique, six millions de pixels par point.

De loin.

Hommage aux Soninkés, aux Dogons, aux Bambaras, fondateurs d'empires tellement oubliés que seuls les ignorants, ou ceux qui regardent ailleurs, peuvent prétendre qu'ils ne sont pas entrés dans l'Histoire. Hommage aux descendants des sultans des îles Comores, hommage à Averroès et aux érudits de l'Islam qui ont transmis à notre monde leur sagesse et celle de la Grèce. Hommage à tout le monde, pourvu que chacun reste à sa place, sage comme des images.

Mais voilà que vous êtes ici, à Montreuil, depuis trente ans ou depuis six mois, sous nos fenêtres, dans nos rues, et l'image s'anime.

Ce n'est pas le goût du voyage qui vous a poussé un jour dans un avion sur l'aéroport de Bamako, qui vous a fait monter dans une voiture surchargée dans les faubourgs d'Arad en échange de quelques centaines d'euros. Ce n'est pas la soif d'aventure qui vous a fait embarquer sur la Méditerranée. Si le pasteur court le désert, c'est d'abord pour l'eau et la pâture des bêtes.

Imaginez deux hommes. Installez le premier dans un bon fauteuil sous un parasol, un verre à la main. Asseyez le second sur une fourmilière en plein soleil. Lequel des deux sera saisi par la bougeotte ? Fourmis de la faim, fourmis de la soif, fourmis de la guerre, fourmis du racisme et de la dictature, fourmis de la corruption, fourmis de la maladie, elles sont innombrables, les fourmis qui piquent au départ. Alors, il faut respectueusement, et pour un temps, tordre le cou aux poètes de l'errance romantique et rappeler avec Nazim Hikmet que *c'est un dur métier que l'exil*.

Il est devenu si habituel d'évoquer les racines des peuples qu'on finirait par croire que les hommes sont des arbres. Que Monsieur Armand Gatti n'en prenne pas ombrage, mais les hommes sont d'abord des graines lâchées dans le vent de l'Histoire. Certains poussent et meurent où sont nés les pères de leurs pères. D'autres, toute leur vie, chercheront le terreau où grandir est possible. Ils sont si nombreux, ceux que le vent a poussé jusqu'en France, à Montreuil, qu'en dresser la liste complète serait impossible.

1989. Le soleil et le vent se sont levés à l'Est. Rostropovitch joue Bach au pied du mur abattu. L'occident unanime applaudit à la libération des frères européens. Les Roumains se débarrassent du sinistre *Génie des Karpathes*. Douze balles dans la peau. On montre à la télévision l'incroyable collection de chaussures de son épouse Héléna. Les chaussures sont faites pour marcher. Le vent souffle. Le premier janvier 2007, la Roumanie rejoint l'Union Européenne. Go West ! s'enthousiasment les pauvres. Il paraît que là-bas l'argent coule à flot.

Go East ! jubilent les patrons, il paraît que là-bas la main d'œuvre est pour rien. Continental ouvre une usine en Roumanie. Des Rroms arrivent à Montreuil.

Rue Saint-Just, les baraques s'alignent de part et d'autres de l'allée centrale, chaque porte fermée d'un tissu de couleur. La ferraille, le plastique, les braséros d'hiver s'entassent sur les toits de tôles.

Rue Pierre de Montreuil, on évite les flaques d'eau en pénétrant dans l'enchevêtrement des caravanes qui ont perdu depuis belle lurette la mémoire du temps où elle menaient les congés payés à la mer. Les enfants jouent, le linge sèche, les hommes causent, rient ou s'invectivent. Combien sont-ils ? Combien ont-ils le droit d'être là ? Combien pourront être relogés ? Les regards se font inquiets en cherchant sur la liste de la mairie le nom imprimé de la famille. Précarité, promiscuité. Tout est en place pour réveiller, sur le terrain et chez les riverains, les poncifs les plus éculés. Romanichels contre racistes. On dirait parfois que chacun s'applique à jouer son rôle jusqu'à la caricature.

Ce matin là, quand le facteur est sorti de l'immeuble, son vélo avait disparu. Non de nom ! Un beau vélo jaune qui n'était même pas à lui. Personne à droite, personne à gauche, personne au bout de la rue. Le facteur a pris son téléphone portable.

– La tuile ! Je me suis fait chourré mon clou !

C'était un vrai Montreuillois de souche qui mélangeait sans y penser l'argomuche et le romani. Sans perdre une minute, la directrice a appelé le commissariat.

– Un des préposés de l'administration postale vient de me signaler le vol de sa bicyclette de fonction au coin de la rue Danton.

Aussi sec, les agents de la sécurité publique se sont engouffrés dans leur voiture pour se transporter sur les lieux du délit. En moins de quinze minutes, ils se pointaient à l'entrée du terrain de la rue Saint-Just. Normal. Quand la télé est en panne, on va chez Darty, pour acheter une baguette, on va chez le boulanger et s'il est question de vol on file au campement des Rroms.

Des riverains excédés prennent en photos les traces d'urine le long des palissades du terrain. Mais où sont les toilettes ? Ils guettent les amoncellements de déchets sur le trottoir, rebuts de collectes hasardeuses d'éboueurs clandestins. Les poubelles de chez nous sont plus riches que celles de chez eux. La faute à qui si, pendant trente années, le gaspillage a été le moteur de notre croissance aujourd'hui en panne ? Ils parlent des bagarres qui naissent dans le camp et se poursuivent au bas des blocs de la cité. Ce qu'un seul a vu, bientôt tous l'ont vécu. Ils ne se connaissaient pas. Ils ont fait connaissance. La présence des Rroms a créé du lien plus efficacement que la fête des voisins. Les riverains accumulent leurs griefs comme une

huitre secrète sa perle contre le corps étranger qui la menace.

Cet hiver, pendant les grands froids, les poêles de fortune des baraques de Saint-Just crachaient au ciel une épaisse fumée noire de décharge. Une infection. Et l'on parle d'écologie ! Mais comment se chauffer proprement avec des braséros de tôle et du bois de récupération ? Les médiateurs expliquent. On veut bien comprendre. Mais on ne supporte plus. On ne supporte plus d'être traités de racistes quand on ne demande qu'à vivre tranquillement chez soi.

Peut-être que ce qu'on supporte le moins bien, c'est le spectacle de la misère sous ses fenêtres. La pauvreté est une maladie contagieuse. Certains l'ont connue, les plus anciens. Ils en ont guéri à force de travail. Ils croyaient en être sortis dans leurs petites maisons, dans leurs appartements, et voilà qu'elle repointe son nez, comme un sale virus au pied de chez eux. « Pourquoi ici ? Pourquoi chez nous ? On n'a rien contre les Roumains. On n'a rien contre personne. »

Un africain remonte la rue, on le salue comme un ami, il répond d'un sourire.

« La France aime les nomades. Mais quand Sarko a reçu Khadafi, c'est dans le jardin des Tuileries qu'il a planté sa tente ! Il n'y avait donc pas de place dans le Bas-Montreuil ? »

Plus que des voleurs de poules, c'est de la pauvreté, qu'on a peur. On discute, on pourrait presque s'entendre. « C'est vrai, tout de même, les pauvres gens... » On est à deux doigts de décrocher la Fraternité des frontons des mairies pour la replacer au cœur des vies ordinaires quand un homme quitte le terrain. Il agite au bout de ses doigts un trousseau de clés, monte dans une superbe Jaguar et démarre en trombe. Fin de la discussion « Vous êtes bien naïf, Monsieur, vous ne savez pas comment sont ces gens-là... Puisque vous travaillez pour la Mairie, au moins, soyez honnête, écrivez que vous l'avez vu »

Je l'ai vu, c'est écrit. Je l'ai vu comme des témoins ont pu voir des hommes en armes dans une école sous les bombes à Gaza.

La guerre économique présente d'étranges similitudes avec nos guérillas modernes. Quelques combattants armés dans un village suffisent à justifier le bombardement des populations civiles. Une belle voiture à proximité des roulottes suffit à faire passer une communauté toute entière pour une bande de brigands. Si les partisans des bombardements massifs ont gagné des batailles, ils ont rendu leurs guerres interminables, quand ils ne les ont pas déjà perdues. La mauvaise herbe repousse plus drue sur la terre nettoyée au Kärcher.

J'ai vu l'homme à la Jaguar, mais j'ai vu aussi les Rroms chanter et danser à la fête de l'Europe au mois de mai. J'ai rencontré rue Pierre de Montreuil et rue Saint-Just des hommes, des femmes, des enfants à la recherche d'une terre où grandir. Ils étaient paysans,

mécaniciens, peintres, maçons. Ils vivaient dans des maisons du côté d'Arad, non loin de la frontière hongroise. Quelle était donc leur vie là-bas pour qu'il préfèrent aujourd'hui les caravanes et les baraques aux maisons qu'ils ont quittées ? Quel espoir leur était interdit là-bas qui voudrait renaître ici ?

Ils sont une douzaine de petits dans la classe d'intégration de l'école Anatole France. Portugais, Roumain Haïtien, Tchétchène, Syrien, Bulgare, Guinéen... Comment se comprendre, comment se faire des copains, si ce n'est en français ? La maîtresse, jour après jour, fait plus pour le rayonnement de la langue française que tous les discours du sous-secrétaire d'état à la francophonie. Hélas, peu d'enfants du terrain ici. Le rectorat a décidé de fermer l'an dernier une classe dans l'école. Qu'aurait-on dit si, dans le même temps, on avait ouvert une nouvelle section pour accueillir des étrangers ? « C'est tout pour les Rroms... » On a préféré les regrouper à part dans une salle de l'I.U.T. tout proche. On comprend la légitime prudence des politiques. Si le *charity business* crève les plafonds d'audience à la télé, il faut se planquer dans les quartiers pour offrir à un gosse un crayon et un cahier. Dommage. Dans une classe où tous les enfants partagent les mêmes mots, le français demeurera une langue étrangère, la langue des devoirs et de la contrainte.

On évoque « le terrain ». Ils ne veulent pas qu'on dise le « camp » « On serait mieux dans des maisons ou des caravanes plus grandes, mais il faudrait qu'on reste ensemble ». Ce sont de toutes petites graines à peine germées, des pousses trop fragiles pour être rempotées. Ils parlent de la tour Eiffel et des statues en or dans les jardins publics, de leur surprise quand pour la première fois, à Montreuil, ils ont croisé des noirs avec « des griffes sur le visage » Ça faisait peur.

Victor a quatorze ans, les cheveux aussi noirs que son teint est pâle. Il est hémophile. Il ne va pas à l'école avec les autres, mais dans une clinique à Paris où les soins alternent avec les cours. Son premier jeu, en arrivant en France, a été de deviner ce que disaient les lettres peintes sur les pancartes et les panneaux publicitaires. En un an il a appris le français. Il traduit pour Trian, son grand père, les questions que posent les adultes. Grand-père est « traditionniste ». Il est la mémoire de Victor, le code génétique de la graine qui cherche ici à inventer ses racines, qui cherche sa terre.

La terre... Quelle terre ? Celle de Maurras, qui ne ment pas ? Celle de la Marseillaise toujours assoiffée de sang impur ? Celle de Brecht qui appartient à celui qui la rend meilleure. Ou celle, toujours à inventer, toujours enrichie de nouveaux apports de terreau, qui nous rend meilleurs.

On prétend qu'un paysan qui quitte son pays garde la terre de chez lui sous ses sabots. Les Maliens de Montreuil ont mis en commun toute celle qu'ils ont apportée sous leurs sandales au cours des années. C'est en elle qu'ils ont poussé ici leurs racines nouvelles.

Au foyer Bara, le marteau du forgeron interrompt sa musique à l'heure où se déploient au sol les tapis de prière. Une poubelle bleue, grande comme une barque, trône au milieu de la cour. On entre, on sort, on vend, on prie, on cause. Allah est grand et la vie continue. Je ne suis qu'à cent mètres de chez moi, mais les dix pas que j'ai parcouru pour franchir le porche de l'ancienne usine à piano se mesurent en milliers de kilomètres.

Dans les chambres de la rue Rochebrune, les bagages et les sacs s'entassent jusqu'au plafond sur l'unique armoire. Chaque lit protège l'intimité de son occupant d'une simple toile tendue. C'est l'étrange compartiment aux couchettes superposées d'un train immobile, la carré de marins sur un navire au long cours.

Un homme a étalé quelques feuilles de papier journal en guise de nappe et posé un plat à même le sol. Nul besoin d'une invitation pour partager les ailes de poulet et le riz de la chambrée. Ici, quiconque vient est bienvenu. De plus en plus nombreux sont ceux, de peau blanche, que les difficultés amènent à chercher un repas à la cantine des Grands Pêcheurs, de Rochebrune ou de Bara. Menu à moins de trois euros. Qui dit mieux ? Et si la crise était un outil de rapprochement entre les peuples ?

« Chez nous, dit Saloum, l'étranger est roi. Chez vous c'est le client. » Je suis chez eux, je suis le roi. J'ai, plié dans mon portefeuille, la même carte d'identité que celle de la plus part des autres convives. Certains rentreront dormir dans des appartements où ils sont à présent logés. Ils ne résident plus au foyer depuis longtemps, mais il ne se passe pas un jour, pas une semaine, sans qu'ils y reviennent. Ici est le village, chez eux, au cœur de Montreuil, à dix mille kilomètres de chez moi, où je n'avais jamais osé entrer.

Pourquoi ? Peut-être parce que les plâtres s'écaillent et que quarante années de va et vient, de sueur, de fatigue, ont laissé leurs marques sur les murs sans que jamais un peintre ne vienne les rafraîchir. Et puis, ils sont bien entre eux. Ils aiment leurs foyers comme ils sont. Ils ont l'habitude. C'est leur culture de vivre ainsi. Il faut respecter la culture des étrangers. On ne vivrait pas comme eux, mais ces gens-là n'ont pas les mêmes besoins que nous.

Peut-être aussi parce que parfois, en face de l'hospitalité africaine, on a un peu honte de l'hospitalité française.

Au fil du temps, les règlements qui régissent le séjour des étrangers en France ont varié. Les Maliens se sont adaptés aux caprices de l'administration. Dans les années soixante

on venait travailler pour nourrir la famille demeurée au pays. On partait aussi longtemps qu'on voulait, on revenait quand on voulait. On plantait des racines jumelles ici et là-bas.

Dans les années quatre-vingt, avec le regroupement familial, les femmes sont venues. Avec des enfants. D'autres sont nés ici. Mais il ne fallait plus quitter la France plus de six mois.

Aujourd'hui, le regroupement familial n'est plus qu'un souvenir, mais la règle des six mois est toujours en vigueur. Les lois ont changé, la solidarité ne s'est pas démentie. Le Mali marche sur ses deux jambes, ici et là-bas. En soixante dix ans de colonisation, la France a bâti une école dans le pays de Kayes. En quarante ans, les migrants en ont financé cinquante. Et la France voudrait aujourd'hui échanger ses maçons noirs contre des médecins et des ingénieurs de la même couleur. L'immigration choisie, c'est importer la richesse et exporter la misère.

Depuis des mois, des africains sans papiers, salariés à Montreuil d'une entreprise de nettoyage de chantier se voient refuser leur régularisation. Elle obligerait leur patron à leur appliquer le code du travail. Mais qu'est-ce que la culture africaine a à voir avec le code du travail ? Les trésors de solidarité qu'elle recèle les protègent mieux que tous les règlements, n'est-ce pas ?

C'est vrai qu'il n'y a pas de « fin de droits » au foyer. Celui qui a le ventre vide y trouvera toujours à manger. Est-ce une raison suffisante pour qu'il n'y ait pas de « début de droit » en dehors ?

Les Africains de Montreuil ont planté leurs racines dans les serres closes que sont les foyers. L'arbre qu'ils ont inventé porte en abondance les fruits de la solidarité et de l'entraide. Il est assez robuste pour que tous en récoltent les graines et de les cultivent ici, afin et que, quittant la serre, l'homme Noir n'ait plus à craindre *les eaux glacées du calcul égoïste* de chez nous.

Combien de temps faut-il pour cesser d'être un étranger ? Combien de souvenirs pour faire un vieux Montreuillois ? L'homme qui parle sur la terrasse du pavillon de son amie, rue Rapatel, possède la mémoire d'une ville en partie disparue. Sa ville. Il aurait pu être français puisqu'il est né en un temps où la France faisait la loi dans le pays de sa naissance. Il est Algérien, mais quelle importance ? Il est d'ici. Les bistrots et les cahutes des biffins de la porte de Montreuil, le pays des lilas du côté de Jean Moulin avant les cités, la Petite Italie à Lenain de Tillemont, la rue des Prés, débaptisée Gallièni, rebaptisée Dreyfus, il connaît tout cela par cœur.

A la fin des années cinquante, les flics de Papon traquaient l'Arabe sur les boulevards et en banlieue. L'homme vivait dans une baraque sur la décharge, aujourd'hui parc des Beaumonts. On descendait le vieux cimetière pour aller chercher l'eau à la pompe. Au foyer des Ruffins, en 64, elle coulait enfin, chaude et froide, aux robinets. Il a sourit quand on lui a donné sa carte de résident pour dix ans. Dix ans ! Jamais il ne resterait dix ans en France ! Qu'il croyait...

En 77, il s'installe avec sa femme dans un petit appartement. La famille s'agrandit, il entre en 82 dans un beau F4 du 1% patronal. En 98, divorcé, comme n'importe qui, il rejoint la Résidence Rapatel pour y vivre sa retraite. Un modèle d'intégration. Un exemple d'assimilation. Et pas une once de renoncement.

Le vieil arbre se souvient de la graine que le vent a poussé jusqu'ici. Il parle du village de son enfance, de la mer et de la route taillée dans le roc de la corniche. Il regarde le ciel. Il rit. « Ici, c'est terrible, je ne sais jamais d'où va venir le soleil. Chez moi, il se levait derrière la montagne et il se couchait dans la mer. L'est, l'ouest, c'était facile. » On partage le café et les souvenirs en regardant le ciel.

J'aimerais raconter à Victor, à Manuela, à Dana, à Mihaïl, à Baïssangour, et à tous les enfants des baraques et des caravanes l'histoire de cet étranger d'ici, qui commence dans une décharge et finit dans un sourire à l'évocation du soleil du pays. L'homme hoche la tête et soupire : « À mon époque, c'était moins dur. Il y avait du travail. Et surtout, on était ensemble. Aujourd'hui, on monte les gens les uns contre les autres. »

Peut-être... N'empêche qu'aujourd'hui, à deux pas du foyer des Grands Pêcheurs, l'Arbre Sec, une compagnie de théâtre un peu perdue dans une « friche culturelle », n'attend qu'un geste et un peu d'aide pour faire jouer ensemble toutes les couleurs du quartier.

N'empêche que sur une dalle du bas Montreuil, l'association des femmes maliennes propose à chacun de venir cultiver un bout de jardin. On y voit déjà pousser du maïs, des tomates noires, des courges, des fraises et des fleurs. C'est le « jardin partagé », juste au-dessus du décathlon où s'empilent les chaussures de sport qui font rêver les gamins aux pieds nus et les autres. La dalle porte le nom d'Hannah Arendt, la philosophe du « vivre ensemble » qui affirmait que l'enfer ce n'est pas les autres, mais l'absence de liens avec les autres.

Un jardin partagé, sur la dalle Hannah Arendt, au-dessus d'un magasin Décathlon, mon histoire aurait pu tenir en une ligne.

Pardon d'avoir été si bavard.

Dominique Lemaire

20 juin 2009

Fête de la ville de Montreuil.

Merci à Laetitia Suchecki et au Service des relations internationales de Montreuil à l'origine de ce projet.

à Richard Zamich, Lassana Niakaté, Semba Top, aux résidents et délégués des foyers Bara, Rochebrune et Grands Pêcheurs, à Faïz Amdjad, à Stephan Popouka, à l'association des femmes maliennes, à Nathalie Pesse et Erwan Noklin, enseignants, aux enfants de l'école Anatole France et de classe d'intégration de l'IUT de Montreuil, à Adjround Al Islam, à Mme. Bayard du Théâtre de l'Arbre Sec et aux riverains des terrains Pierre de Montreuil et Saint-Just, à tous mes remerciements pour leur accueil, leur disponibilité et la confiance qu'il m'ont accordée.